

quelque crédit ; si jamais vous avez besoin de moi, je serai à vos ordres !

Quelque temps après, M. de Varni partit pour Rome ; nous nous perdîmes de vue, et je ne songeais déjà plus à ma promesse, lorsqu'il y a deux ans je reçus de lui un billet d'un laconisme fort expressif : « Je viens, me disait-il, réclamer vos bons offices. Vous avez tout pouvoir au ministère ; " il faut " qu'un jeune homme, nommé Gaston de Tervaz, enseigné à bord du *Lys*, ait péri dans le combat contre les Anglais ; " il faut " que la preuve écrite officielle de cette mort me soit envoyée ici : j'en ai besoin pour remplacer ledit Gaston auprès d'une belle éplorée qui veut absolument être sûre de son vovage anticipé avant de permettre à votre serviteur de la consoler en l'épousant. Signé, le vicomte de Varni. »

— Voilà donc comment ces hommes parlent des affections les plus pures et les plus saintes ! interrompit Gaston, qui, par une délicatesse de cœur plus facile à comprendre qu'à expliquer, fut moins frappé d'abord du fait en lui-même que du ton de cette lettre.

— Par grâce, laissez-moi achever... Je m'acquittai de la commission de M. de Varni ; ce ne fut alors à mes yeux qu'une de ces aimables peccadilles, un de ces crimes charmants que l'amour excuse, comme nous disions dans le monde ; et pourtant il y a dans tout ce qui ressemble à un " faux " quelque chose de si odieux pour les gens d'honneur, que votre nom me revenait parfois à l'esprit comme un importun souvenir.

Aussi mon trouble fut grand lorsque j'appris, six mois plus tard, par une dépêche de l'amirauté anglaise, que le jeune Gaston de Tervaz avait survécu au désastre du *Lys*, qu'il était prisonnier à bord d'un vaisseau anglais ; qu'il s'était conduit en brave, et qu'on demandait pour lui le grade de lieutenant et la croix de Saint-Louis.

De ce moment datèrent mes remords : je cherchai vainement à m'étourdir en redoublant de dissipation et de folies ; puis, pour me distraire, pour échapper à moi-même, je voulus voyager ; je partis pour l'Italie, et en passant à Avignon, j'allai faire une visite à mon ancien compagnon de plaisirs, à M. de Varni... Monsieur ! je n'étais pas chez lui depuis une heure que j'avais mesuré toute la portée de ma faute ; j'avais compris tout le mal que j'avais fait...

Il me semble voir encore la sombre tristesse de cet intérieur, les vains efforts du vicomte pour me donner le change, et par-dessus tout la pâle figure de madame de Varni ! Qu'elle était belle encore, malgré les ravages de la douleur ! Quelle révélation pour moi dans ce visage amaigri, dans ce regard d'une ardeur fébrile, dans cette attitude morne et désolée !

Ce fut une journée de supplice ; dix fois je fus sur le point de me jeter à ses pieds et de tout lui dire... J'eus peur d'elle et honte de moi... Hélas ! je n'étais pas au bout de mes angoisses ; on ne cache rien à ses complices, et M. de Varni m'apprit que pour arriver jusqu'à mademoiselle de Perne, pour donner à son orgueil cette satisfaction stérile, il avait fait bien plus et bien pis encore... Oh ! non, je ne vous dirai pas ce qu'il avait fait...

Mais ce récit, l'aspect de cette maison, la vue de madame de Varni, le désordre de mes pensées, une grâce du ciel, peut-être, tout me saisit, m'entraîna ; je pris la fuite, et, guidé par le doigt de Dieu, je vins m'enfermer à la Chartreuse...

Vous aussi, vous y êtes venu, poussé par les déchirements de votre cœur, par l'image de cette femme ; mais, plus heureux que moi, la douleur seule vous y a conduit ; moi, c'est le

remords... un remords affreux, incessant, implacable, que n'a pu calmer une année d'austérités et de prières ; car au moment même où je prie, j'ai toujours devant moi le pâle visage de madame de Varni me redemandant son bonheur ; je crois toujours entendre votre nom s'élever entre Dieu et moi, pour m'accuser et me maudire ! Ah ! je vous le répète, pour que Dieu me pardonne, il me faut votre pardon !...

Gaston hésita un moment, puis il tendit la main à dom Valentin et lui dit d'une voix douce et triste :

— Relevez-vous, mon père ; je vous plains, et je vous pardonne !

Le chartreux le remercia d'un regard où se peignaient une reconnaissance ineffable, une humilité profonde ; sans doute cette confiance et ce pardon avaient soulagé son cœur d'un poids terrible, car sa physionomie, jusque-là si sombre et si agitée, redevenait paisible et serein.

Cependant il retenait dans sa main la main de Gaston, comme s'il avait encore à lui parler : au même instant, huit heures et demie sonnèrent à l'horloge du couvent ; c'était l'heure où commençait l'office du soir ; et de la cellule de Gaston on entendit la voix des chartreux qui chantaient :

" Deus in adiutorium meum intende : Domine, ad adjuvandum me festina ! "

— Il faut que je vous quitte, dit dom Valentin à Gaston ; pour la première fois, depuis un an, je vais prier avec calme, presque avec joie ! mais, avant de vous quitter, ô mon fils (permettez ce nom de tendresse, à ma reconnaissance, à la sainteté de ma robe), j'ai encore une demande à vous faire ; votre pardon ne me suffit plus ; il me faut votre confiance... Mon fils, que faites-vous, qu'attendez-vous ici ?

Gaston eut encore un moment d'hésitation ; il regarda dom Valentin, et il trouva tant de noblesse et de douceur dans ces traits que n'assombrissaient plus les tourments de la conscience, que cédant à ce besoin d'expansion familier à la première jeunesse, il reprit d'un ton de mélancolie affectueuse :

— Je compte partir incessamment pour Brest, où me rappelle mon vaisseau et mon grade...

— Et, avant de partir, vous n'êtes venu ici que pour retrouver la paix du cœur, pour prier Dieu qui console ? demanda le chartreux en regardant Gaston avec une sorte d'anxiété pénétrente.

— Avant de partir, je veux la revoir une fois, et j'attends.

— Ah ! voilà ce que je craignais ! s'écria dom Valentin en proie à une nouvelle angoisse ; oh ! Gaston ! je vous en prie ! par pitié pour elle, pour vous, pour moi, ne la revoyez plus ! Oui, je le sais bien, c'est cruel, c'est affreux ; quand on n'a plus qu'un amour, qu'une espérance, partir ainsi, sans se dire adieu ! Pour ce moment espéré, on donnerait sa vie, on affronterait mille morts... mais, Gaston, je vous en conjure, songez aux périls auxquels vous exposez cette femme... Faites-lui encore ce sacrifice... Partez, partez sans la revoir !...

— Pas encore ; ce n'est pas possible, répliqua Gaston, l'œil toujours fixé vers la fenêtre, dans la direction du pavillon de Mignard.

Les voix lointaines chantaient toujours :

" Deus, Deus meus, eripe me de manu peccatoris ! "

— Oh ! je n'ai plus qu'une minute ! reprit dom Valentin ; je cherche en vain des paroles qui vous persuadent et qui vous sauvent... Gaston, vous ne savez pas encore ce que c'est que M. de Varni : vous ne savez pas qu'il a ici un pouvoir sans bornes,